

*Éloge de la philosophie antique*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Éloge de Socrate*

PIERRE HADOT

*Éloge de la philosophie antique*

Leçon inaugurale de la Chaire d'histoire  
de la pensée hellénistique et romaine  
faite au Collège de France, le vendredi 18 février 1983



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2009

Cette *Leçon inaugurale*, faite le vendredi 18 février 1983, a été publiée pour la première fois par le Collège de France la même année. Elle a été ensuite reprise sous le titre *L'Histoire de la pensée hellénistique et romaine* dans le volume *Exercices spirituels et philosophie antique* (Paris, Institut d'études augustiniennes, 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 1993). Elle a été traduite en anglais par A. Davidson et Paula Wissing, et publiée dans la revue *Critical Inquiry*, n° 16, printemps 1990, p. 483-505, sous le titre "Forms of Life and Forms of Discourse in Ancient Philosophy", reprise dans P. Hadot, *Philosophy as a Way of Life*, éd. par A. Davidson, Oxford-Cambridge USA, Blackwell, 1995, p. 49-70, et dans *Foucault and his Interlocutors*, éd. par A. Davidson, The University of Chicago Press, 1997, p. 203-224. Il en existe également une traduction polonaise dans P. Hadot, *Filozofia jako cwiczenie duchowe*, éd. par P. Domanski, Varsovie, Académie Polonaise, 1992, p. 195-330.

© Éditions Allia, Paris, 1998, 2009.

“CHACUN<sup>1</sup> de vous attend de moi deux choses à l’occasion de cette leçon inaugurale: tout d’abord que je remercie ceux grâce à qui j’ai pu venir ici, ensuite que je fasse un exposé de la méthode que j’emploierai pour accomplir la tâche qui m’a été confiée.” Tels sont, pour le sens, les premiers mots de la leçon inaugurale prononcée en latin, le 24 août 1551, par Pierre de la Ramée<sup>2</sup>, titulaire de la chaire de rhétorique et de philosophie au Collège Royal, donc une vingtaine d’années seulement après la fondation de cette institution. Il y a plus de quatre siècles, on le voit, l’usage de cette leçon, mais aussi ses thèmes majeurs étaient déjà fixés. Et à mon tour aujourd’hui je resterai fidèle à cette tradition vénérable.

1. Ce texte reproduit celui de la leçon inaugurale, avec quelques modifications minimales de forme ou de contenu; les notes qui l’accompagnent sont destinées à préciser certaines allusions, à identifier des citations et à indiquer très brièvement certains progrès de la recherche accomplis depuis 1983.

2. Petri Rami Regii Eloquentiae Philosophiaeque Professoris, *Oratio Initio suae Professionis Habita*, Paris, 1551.

Il y a plus d'un an déjà, mes chers Collègues, vous avez décidé de créer une chaire d'histoire de la pensée hellénistique et romaine et, un peu plus tard, vous m'avez fait l'honneur de m'en confier la charge. Comment vous dire, d'une manière qui ne soit pas malhabile et superficielle, la profondeur de ma gratitude et de ma joie devant la confiance que vous m'avez témoignée ?

Je crois pouvoir déceler dans votre décision un trait de cette liberté, de cette indépendance d'esprit, qui caractérise traditionnellement la grande institution dans laquelle vous m'avez admis. Car, pour attirer votre choix, j'avais peu des qualités qui permettent habituellement de se faire remarquer, et la discipline que je représentais n'était pas de celles qui sont à la mode actuellement. J'étais en quelque sorte, comme disaient les Romains, un *homo novus*, n'appartenant pas à cette noblesse intellectuelle dont l'un des principaux titres est traditionnellement celui d'ancien élève de l'École normale supérieure. Par ailleurs, vous l'avez certainement remarqué lors des visites que je vous ai faites, je n'ai pas cette autorité tranquille que confèrent l'usage et la maîtrise des idiomes en usage de nos jours dans la République des Lettres. Mon langage, vous allez encore le

constater aujourd'hui, ne s'orne pas de ce maniérisme qui semble être maintenant de rigueur lorsqu'on s'aventure à parler de sciences humaines. Pourtant, plusieurs d'entre vous m'ont encouragé à présenter ma candidature, et, au cours des visites traditionnelles qui furent pour moi un grand enrichissement, je fus extrêmement touché de rencontrer beaucoup de sympathie et d'intérêt, tout spécialement parmi les spécialistes des sciences exactes, pour le domaine de recherche dont je me faisais devant vous le défenseur. Autrement dit, je crois que je n'ai pas eu à vous convaincre, car vous étiez déjà persuadés de la nécessité d'assurer au Collège un enseignement et une recherche qui maintinssent étroitement liées des orientations trop souvent artificiellement coupées : le latin et le grec, la philologie et la philosophie, l'hellénisme et le christianisme. J'ai été ainsi émerveillé de découvrir qu'en cette fin du xx<sup>e</sup> siècle, alors que beaucoup d'entre vous utilisent quotidiennement des procédés techniques, des modes de raisonnement, des représentations de l'univers d'une complexité presque surhumaine, qui ouvrent à l'homme un avenir qu'il ne peut même pas concevoir, l'idéal d'humanisme qui inspira la fondation du Collège de France

gardait toujours parmi vous, sous une forme sans doute plus consciente, plus critique, mais aussi plus vaste, plus intense, plus profonde, toute sa valeur et sa signification.

J'AI parlé d'une étroite liaison entre grec et latin, philologie et philosophie, hellénisme et christianisme. Je crois que cette formule correspond exactement à l'inspiration de l'enseignement de Pierre Courcelle, auquel je succède, si l'on peut dire, en ligne indirecte, par l'intermédiaire du poste administratif de Rolf Stein qui fut mon collègue à la 5<sup>e</sup> Section de l'École Pratique des Hautes Études et auquel je tiens à rendre hommage en ce jour. Je crois que, ce soir, Pierre Courcelle, qui nous a été si brutalement arraché, est présent intensément au cœur de beaucoup d'entre nous. Il fut pour moi un maître, qui m'a beaucoup appris, mais aussi un ami qui me montra beaucoup de sollicitude. Je ne puis maintenant parler que du savant pour évoquer cette œuvre immense, composée de très grands livres, d'innombrables articles, de centaines de comptes rendus. Je ne sais si l'on a suffisamment mesuré la portée de ce gigantesque labeur. Les premières lignes de son grand ouvrage, *Les Lettres*

*grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore*, soulignaient bien ce que l'orientation de sa recherche avait de révolutionnaire pour son époque: "Un gros livre sur les lettres helléniques en Occident de la mort de Théodose à la reconquête justinienne a de quoi surprendre" écrivait Pierre Courcelle. La surprise, c'était d'abord qu'un latiniste s'intéressât aux lettres grecques. Pourtant, comme le notait Pierre Courcelle, ce sont ces lettres grecques qui ont permis l'éclosion de la littérature latine, qui ont produit Cicéron, le type le plus achevé de la culture gréco-romaine à son apogée, qui ont failli même se substituer au latin lorsqu'au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., celui-ci fut éclipsé par le grec comme langue littéraire. Il faut bien pourtant constater et déplorer que, malgré l'initiative et l'exemple de Pierre Courcelle, à cause d'un préjugé qui n'est pas totalement dépassé et qui tient à la coupure désastreuse que la recherche française établit entre le grec et le latin, ce que disait Pierre Courcelle en 1943, c'est-à-dire il y a quarante ans, reste malheureusement vrai aujourd'hui: "Je ne connais pas de travail d'ensemble qui étudie l'influence grecque sur la pensée ou la culture romaine de l'Empire." La surprise, c'était encore de voir un latiniste consacrer une étude aussi importante

à une époque tardive et montrer qu'aux <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles, dans un moment de prétendue décadence, les lettres grecques avaient connu une renaissance remarquable qui, grâce à Augustin, Macrobe, Boèce, Martianus Capella et Cassiodore, devait permettre au Moyen Âge occidental de garder le contact avec la pensée grecque, jusqu'à ce que les traductions arabes lui permettent de la retrouver dans des sources plus riches. La surprise, c'était encore de voir un philologue aborder des problèmes d'histoire de la philosophie, en montrant l'influence capitale exercée sur la pensée latine chrétienne par le néoplatonisme grec et païen, et, précision importante, non pas tellement par Plotin que par son disciple Porphyre. Nouvelle surprise : ce philologue établissait ses résultats par une méthode rigoureusement philologique. Je veux dire qu'il ne se contentait pas de déceler de vagues analogies entre les doctrines néoplatoniciennes et chrétiennes, d'évaluer, de manière purement subjective, les influences ou les originalités, en un mot de se fier à la rhétorique et à l'inspiration pour établir ses conclusions. Non, suivant en cela l'exemple de Paul Henry, le savant éditeur de Plotin, qui a été lui aussi pour moi un modèle de méthode scientifique, Pierre Courcelle comparait les textes. Il découvrait ce

que tout le monde aurait pu voir, mais que personne n'avait vu avant lui, que tel texte d'Ambroise était traduit littéralement de Plotin, que tel texte de Boèce était littéralement traduit d'un commentateur grec néoplatonicien d'Aristote. Une telle méthode permettait d'établir des faits indiscutables, de faire sortir l'histoire de la pensée de ces approximations, de ce flou artistique dans lequel certains historiens, même contemporains de Pierre Courcelle, avaient tendance à la reléguer.

Si *Les Lettres grecques en Occident* provoquèrent une surprise, les *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, dont la première édition parut en 1950, suscitèrent presque un scandale, notamment à cause de l'interprétation que Pierre Courcelle proposait du récit que fait Augustin de sa propre conversion. Augustin raconte que, pleurant sous un figuier, s'accablant lui-même de pressantes interrogations et de reproches amers contre son indécision, il entendit une voix d'enfant répétant : "Prends et lis." Il ouvrit alors au hasard, comme pour tirer un sort, le livre des Épîtres de Paul et il lut la phrase qui le convertit. Averti par sa profonde connaissance des procédés littéraires d'Augustin et des traditions de l'allégorie chrétienne, Pierre Courcelle avait osé écrire que le figuier pouvait

bien avoir une valeur purement symbolique, représentant l’“ombrage mortel des péchés”, et que la voix d’enfant pouvait bien être aussi introduite d’une manière purement littéraire pour signifier allégoriquement la réponse divine aux interrogations d’Augustin. Pierre Courcelle ne se doutait pas de la tempête qu’il allait déchaîner en proposant cette interprétation. Elle dura presque vingt ans. Les plus grands noms de la patristique internationale entrèrent dans la querelle. Je ne voudrais pas la rallumer, bien évidemment. Mais je voudrais souligner combien, méthodologiquement, la position de Pierre Courcelle était intéressante. Elle partait en effet du principe très simple selon lequel un texte doit s’interpréter en fonction du genre littéraire auquel il appartient. La plupart des adversaires de Pierre Courcelle étaient victimes du préjugé moderne et anachronique qui consiste à croire que les *Confessions* d’Augustin sont avant tout un témoignage autobiographique. Pierre Courcelle, au contraire, avait bien compris que les *Confessions* sont une œuvre essentiellement théologique, dans laquelle chaque scène peut revêtir un sens symbolique. On s’est toujours étonné, par exemple, de la longueur du récit du vol de poires commis par Augustin au temps de son adolescence. Mais

elle s’explique parce que ces fruits volés dans un jardin deviennent symboliquement, pour Augustin, le fruit défendu volé dans le jardin d’Éden et qu’ils lui donnent l’occasion de développer une réflexion théologique sur la nature du péché. Dans ce genre littéraire, il est donc extrêmement difficile de distinguer ce qui est mise en scène symbolique ou récit d’un événement historique.

Une très grande partie de l’œuvre de Pierre Courcelle a été consacrée à poursuivre la fortune des grands thèmes comme le “Connais-toi toi-même” ou des grandes œuvres comme les *Confessions* d’Augustin ou la *Consolation* de Boèce dans l’histoire de la pensée occidentale. Ce n’est pas la moindre originalité de plusieurs des grands ouvrages qu’il a écrits dans cette perspective, d’associer à l’étude littéraire les enquêtes iconographiques se rapportant par exemple aux illustrations des *Confessions* ou de la *Consolation* au cours des âges. Ces recherches iconographiques, capitales pour reconstituer l’histoire des mentalités et de l’imagination religieuses, furent toutes menées en collaboration avec Mme Jeanne Courcelle, dont les grandes connaissances dans les techniques de l’histoire de l’art et de la description iconographique enrichirent beaucoup l’œuvre de son mari.